

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 49

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**,
pour 1928, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre pro-
chain, en s'adressant à l'Adminis-
tration, 9, Pré-du-Mar-
ché, Lausanne.



EN DECEMBRE

NOUS voici donc en décembre, un mois
qui compte plus que les autres. Tout
simplement, sans doute, parce qu'il est
le dernier de l'année. Et puis, il y a les fêtes,
dont la tradition est tenace. Les commerçants et
les industriels fondent sur elles des espérances,
souvent trompeuses, hélas ! La vie est chère de
nos jours, on se restreint dans ses dépenses cou-
tumières et, par contre-coup, il y a aussi res-
triction dans les générosités échangées à l'oc-
casion de Noël et du Nouvel-An.

— Tu sais, dit, en dinant, Monsieur à Mada-
me. Voici les fêtes. Il s'agira d'être prudents ; les
affaires n'ont pas été brillantes, cette année. Des
économies, de sérieuses économies sont indispen-
sables. Pas de folies !

— N'aie peur, mon ami, je serai prudente.
Je ne donnerai de cadeaux qu'à ceux de nos pa-
rents, amis et connaissances envers lesquels on
ne peut agir autrement. Et je serai modeste dans
mes achats. Cependant, tu te souviens qu'au
mois d'octobre, à notre retour de la campagne,
lorsque j'ai passé en revue les vêtements d'hiver,
je t'avais fait remarquer que mon manteau était
démodé et portait d'irréfutables témoignages de
l'usage. Il y a cinq ans que je le porte. Bien des
dames n'en pourraient dire autant. Je t'aimerais
tout plein si tu veux bien m'en donner un neuf
pour mes étreintes.

— Oui, oui, on verra ça. Un manteau, un beau
manteau, ça coûte ! Je ne me suis pas encore ac-
quitté de tous mes impôts ; grosse est la note à
payer. Et puis, la vente ne va guère ; les clients
n'achètent que des brouilles ; pas d'articles
chers, sur lesquels on a un bénéfice raisonnable.
Tout me fait supposer que la campagne ne sera
pas très satisfaisante. Des économies, des écono-
mies. Voilà le mot d'ordre.

— Oh ! tu as parfaitement raison. Nous nous
en tiendrons au strict nécessaire, à ce qu'on ne
peut éviter. Comme ça... Sans doute, il faudrait
aussi un petit complet du dimanche pour Riquet
et une robe pour sa sœur. Pauvre Riquet, il dé-
sire tant obtenir du Bon-Enfant une automobile,
une automobile qui roule, dont on remonte le
ressort. Enfin, puisqu'il faut se borner...

— Et que faudrait-il encore ? Ça n'en finit
plus. Si nous vous écoutions, ce serait la ruine.

— C'est ça, il semble qu'il n'y ait que nous,
les femmes et les enfants, pour dépenser. Avec
ça que les hommes s'en font faute. Mais voilà,
on ne sait pas. Ils n'ont pas besoin de venir qué-
mander, comme la femme : « Mon cher, mon
portemonnaie sonne creux. Sois assez aimable
pour le guérir de cette triste maladie. » Et Mon-
sieur donne, mais en rechignant, souvent. Il n'a
pas le geste élégant, généreux qu'on lui voudrait.

— Oui, entendu. Parlons d'autre chose. Le

marchand de combustible a-t-il envoyé l'antra-
cite que je lui ai commandé. Voilà encore une
dépense, dont on se passerait volontiers.

— C'est charmant ! Tu voudrais ainsi nous
faire habiter un frigorifique ! Nous geler !

— Mais non, mais non. Vous ai-je jamais lais-
sé manquer de rien ? Vous êtes des privilégiés.
Va donc voir si chez notre voisin, M. X..., Ma-
dame a tout ce qu'elle désire. Mais trêve aux
babillages, voici l'heure du travail. Au revoir
tous !

— Au revoir, chéri. Tu viens souper à sept
heures ?

— Bien entendu. Sept heures, sept heures et
quart.

— Ah ! oui, c'est vrai, vous avez votre rap-
port. Alors, n'est-ce pas, pour le Nouvel-An, tu
n'oublieras pas mon manteau, le complet du di-
manche à Riquet, la robe de Ninie et l'auto de
Riquet. Pauvre petit, il est si obéissant, on peut
bien lui faire ce plaisir.

— On reparlera de tout cela. Au revoir !
X.



LO PÈRE PECET

LAI a dâi dzeins que ne respettoint nion,
et ni çosse, ni cein : c'est dâi molonéto ;
y'ein a dâi z'autro que ne font qu'as-
seimblant de respetto à lè z'homme hiaut pliaci et
clliâo à quoui dâivont : c'est dâi z'hypocrito ; et
pi y'ein a qu'ont dâo respet po tot cein qu'est dè
respetto : c'est lè brâvès dzeins, que y'ein a mé-
mameint qu'ein ont mé que n'ein faut po être bin
élevâ. L'est dè clia sorta qu'est lo père Pécet
dont vo vé racontâ oquie tot-ora ; mâ dévant,
faut que vo diéssio que per tsi no l'est præo la
mouda dè sè razâ la demeinde matin, kâ on a
diéro lo lizi de cein fère tandi la senanna. N'ia
qu'è lè dzouveno valets, lè z'amoeirâo, que
couennont, que sè râzont dou iadzo pè senanna,
po être pe galés, et po ne pas trào rapâ lè djoutès
dè l'ao grachâossès quand lè volliont remolâ ein
alleint fréquentâ. Et pi lâi a onco lo conseiller,
lo syndiquo et l'assesseu que tâtont adé d'avâi
la porta nerta po se dâi iadzo lo præfer âo bin on
conseiller d'Etat allâvè per hazâ passâ pè lo ve-
ladzo. Mâ po lè z'autrès dzeins, que ne sè laissent
pas crétrè tota la barba, sè râcliont la frimousse
on iadzo pè senanna ; et po cein profitont de la
demeinde matin, quand l'ont gouvernâ, ariâ, fé
la patoura, trait lo fémé, einvouâ lè rebats su la
courtena, fé la litière, ètrèlhi, et remèssi per dé-
vant la maison. Quand tot cein est fé, l'est lo
momeint dè sè revoudrè on bocon, et l'est adon
qu'on fâ manoevrâ lo rajâo po mettrè bas 'na
barba dè 8 dzo et dâi iadzo dè quinzè.

On deçando né, lè z'homme que portâvont à
la frètréi furont tot èbayi dè lâi vâirè arrevâ lo
père Pécet que vegnâi colâ, qu'étâi dza tot frais
razâ. Mâ, se sè desiront, quinna bianna a-te que
z'u Pécet dè s'ètrè dza râclliâ lo mor ; et ion dè
clliâo z'homme lâi fâ :

— Ein l'honneur dè quoui, père Pécet, vo z'êtes
vo dza razâ, voâi, deçando ?

— Eh bin, se répond lo père Pécet, c'est que
vu allâ dèman matin à la montagne po trovâ
mon caïon.

LE «BERTHOUD», LA «FONDUE» ET LA «CROUTE»

(Extrait d'une des Lettres vaudoises, toujours si ori-
ginales et spirituelles, de M. H. Laeser.)

VOICI la saison où la température et les
longues soirées prédisposent aux plai-
sirs de la table. Sans être ce qu'on ap-
pelle un gourmand, le Vaudois sait apprécier ce
qui est bon. Chaque pays apporte sa contribu-
tion à la gastronomie, un des plaisirs les plus in-
nocents — quoiqu'en disent certains vertuistes,
— de notre pauvre humanité. L'écrivain qui a
scruté le plus près la mentalité vaudoise, Juste
Olivier, disait dans ce livre admirable intitulé
tout simplement : *Le canton de Vand* : « Notre
pays ne peut, que je sache, revendiquer tout sim-
plement aucune grande création culinaire... »
Pourtant Juste Olivier faisait une concession, la
seule, à l'imagination de ses compatriotes en ma-
tière de cuisine : « Eh ! que dis-je ? où l'alpestre
berthoud sait-il mieux présenter à un feu vif et
clair ses dalles de fromage, dans la saison du vin
nouveau ? » Aujourd'hui, la gloire du *berthoud*
est diminuée, sauf au pied du Jura, dans ces opu-
lentes communes possédant de gras pâturages.
Là-bas, à la descente de la montagne, le soir du
partage des fromages fabriqués pendant l'esti-
vage, un parfum délicieux de *berthouds* plane
sur les villages. Si vous avez le privilège de pos-
séder des amis dans le district de Nyon, par
exemple, au-dessus de la zone du vignoble, au
pied des bois, informez-vous du jour de la répa-
rtition des produits de l'alpage, et vous ne vous
en repentirez point.

La gloire du *berthoud*, mets national, diminue,
ai-je dit. Elle est obscurcie par celle de la fon-
due, étrangère au canton, cependant. Tel le yass
a refoulé impitoyablement nos jeux de cartes
nationaux : la quadrette, le binocle renversé, le
piquet vaudois, jeu favori des hommes politiques
d'il y a quarante ans encore, la fondue, faisant
irruption par les frontières neuchâteloises et fri-
bourgeoises à l'écarté le mets au fromage indigène.
Elle a ses variantes. Rome connaissait deux gran-
des écoles de juristes rivales, les Proculiens et les
Sabinien ; la fondue a créé également deux
camps, suivant qu'on est partisan de la britchon-
ne (au fromage) ou de la dzozette (au vacherin).
La confection de l'une ou de l'autre est loin d'être
ce que les chefs de cuisine exotiques pensent.
Il semble, à examen approfondi, que la prépara-
tion de la seconde soit encore plus semée d'é-
cueils que celle de la première. Dans plusieurs
familles de chez nous, elle prend les allures d'un
rite, on la considère comme un sacerdoce.
Louis XV se reposait du tracas de son royaume
et de ses amours en confectionnant des brioches.
Or, je connais un haut dignitaire de la Confrérie
des Vignerons qui ne laissera jamais à personne
le soin de préparer la fondue. Le tablier aux
reins, la pelle de bois au poing, tel un sceptre,
l'air grave, les sourcils froncés, il faut le voir
dessiner des orbites harmonieuses dans la masse
onctueuse. C'est un spectacle inoubliable.